

Aristote pratiquait-il la xyloglossie ?

Laetitia Pille, Pierre-Yves Raccach

► **To cite this version:**

Laetitia Pille, Pierre-Yves Raccach. Aristote pratiquait-il la xyloglossie ?. Article proposé à CMLF 14. 2013. <hal-01009280>

HAL Id: hal-01009280

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01009280>

Submitted on 17 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aristote pratiquait-il la xyloglossie ?

Laetitia Pille et Pierre-Yves Raccah
LLL – UMR 7270 CNRS
Université d'Orléans

Le travail que nous proposons est une étude concernant la langue grecque antique, telle qu'elle était utilisée à l'époque d'Aristote. Nous défendons l'idée qu'il est possible de mener une étude sémantique empirique sur des textes anciens comme ceux d'Aristote, pour peu que l'on utilise un corpus suffisamment grand (par exemple la totalité des textes connus écrits dans cette langue), et des connaissances assez fines que les hellénistes et les philosophes ont élaborées à propos des débats d'idées qui imprégnaient cette époque. Cette étude a aussi une orientation pratique : élaborer des éléments d'une méthode permettant de fournir des arguments pour ou contre l'attribution, à un auteur, d'un texte dont l'origine peut être considérée comme douteuse. Nous nous penchons ici sur un texte, les *Problemata*, dont l'attribution à Aristote donne lieu à quelques doutes, et restreignons l'étude sémantique à la description des mots grecs ὄξύ et βαρύ (*aigu* et *grave*), sous leurs différentes formes (substantifs, adjectifs au positif, au comparatif ou au superlatif), apparaissant dans la section XIX de ce texte. Nous montrons que ces mots présentent une certaine ambiguïté (non nécessairement référentielle), qu'il est possible de discriminer en utilisant des connaissances sur l'idéologie dans laquelle l'auteur s'inscrivait au moment où il écrivait.

1 Problème de paternité pour les *problemata*

À l'instar de la majorité des sections des *Problemata*, la XIX^e section, comportant cinquante *problemata*, n'est pas attribuée à Aristote. Néanmoins, selon les hellénistes Pierre Louis (1993) et Eichthal et Reinach (1892), elle est probablement l'œuvre de disciples aristotéliens témoignant avec plus ou moins de fidélité de la pensée du Stagirite en matière de musique, tandis que d'autres sections sont, elles, plutôt attribuées à d'autres auteurs plus tardifs.

Nous souhaitons montrer comment l'étude des occurrences et de la forme des adjectifs ὄξύ et βαρύ, respectivement *aigu* et *grave*, peut donner des indications sur la genèse de certains des *problemata*.

Pour cela, nous devons montrer qu'il existe un lien entre des faits linguistiques et l'idéologie d'un discours. A partir de ce que nous savons de l'idéologie d'Aristote, nous tenterons de déterminer si, à l'examen des faits linguistiques, certains *problemata* de la section XIX peuvent ou ne peuvent résolument pas être attribués à Aristote ou l'un de ses proches disciples.

1.1 Un texte ... globalement aristotélien

Les hellénistes considèrent que cette section est rédigée par des disciples aristotéliens parce qu'elle aborde le problème de la musique en des termes reconnus par la tradition comme aristotéliens. Nous y retrouvons en effet des idées proches de celles du philosophe, voire identiques, ainsi que sa terminologie. Néanmoins, il est à noter que nous n'avons pas de traité portant sur la musique de la part d'Aristote ; tout au plus le livre 8 de la *Politique* émet quelques idées sur l'*usage* de la musique pour la société, mais rien concernant ce qu'elle *est* et comment elle se construit. La section XIX est ce que nous possédons de plus abouti sur la musique et en provenance, certes indirecte, du philosophe. Mais elle est aussi, et cela est digne d'intérêt, un témoignage d'une partie des idées pythagoriciennes en matière de musique, comme si, pour ce champ presque exclusivement, Aristote n'avait pas jugé utile de battre en brèche les idées des philosophes pythagoriciens, que pourtant par ailleurs et sur d'autres sujets, il combattait.

Une des caractéristiques formelles qui trahit la provenance aristotélicienne, même indirecte, de la section XIX des *Problemata* réside dans la forme positive ou comparative des adjectifs ὄξύ et βαρύ selon le contexte dans lequel ils se trouvent employés.

1.2 Comparatifs et infini

En effet, d'une part, la forme adjectivale au comparatif ou au superlatif présuppose la possibilité d'envisager sous sa forme graduelle la qualité à laquelle l'adjectif renvoie. La forme comparative, en -τερος signifie « plus... que » tandis que la forme superlative -τατος peut être relative (« le plus ») ou absolue (« très »). Or, si une qualité peut être plus ou moins fortement manifeste dans un phénomène, la forme comparative de l'adjectif ne permet pas de supposer une limite dans le *plus* ou le *moins* : la présence de ὄξύ ou βαρύ à la forme comparative ou superlative porte donc avec elle la prise en compte du *plus ou moins aigu* ou *plus ou moins grave* de façon illimitée. C'est d'ailleurs ainsi que l'infini ou l'illimité était représenté par les Pythagoriciens, d'après les conclusions de Wersinger (2008) :

Pour les pythagoriciens, *l'apeiron* est donc « le plus ou le moins ». Sans doute l'infinité telle qu'ils la conçoivent est-elle encore rudimentaire. Il n'empêche qu'elle constitue pour eux une représentation qui leur sert à reconnaître l'existence de l'infini en tant que différence évanouissante de deux grandeurs.

Wersinger (2008, p. 230)

D'autre part, nous savons qu'Aristote, comme d'autres philosophes de l'antiquité d'ailleurs (mais contrairement aux Pythagoriciens), était réticent à l'idée d'admettre l'existence de l'infini ou de l'illimité en dehors du domaine de la mathématique. Ce qui est parfait est nécessairement fini ; l'infini n'est pas connaissable, selon les anciens. On sait que, si Aristote refusait de croire à l'infinité physique du monde, il ne niait pas pour autant l'infinité mathématique ; il avait connaissance des paradoxes de Zénon d'Élée puisqu'il les rapporte dans la *Physique* avant que de les examiner. Ce dernier, héritier de l'école de Parménide d'Élée, philosophe du V^e siècle avant J.-C., s'opposa aux deux hypothèses jusqu'alors connues : celle dite « continuiste » qui considérait que le temps, l'espace, la matière et le nombre étaient divisibles à l'infini et celle dite « atomiste » qui supposait l'existence d'éléments premiers indivisibles et homogènes. A l'examen de ces problèmes, Aristote expose une distinction fondamentale qu'il faut désormais établir entre l'infini *potentiel* et l'infini *actuel* : l'*infini potentiel* est une construction de l'esprit, nécessaire à la résolution de certains problèmes relevant des mathématiques, mais ne supposant pas de correspondance avec quelque chose du monde ; tandis que l'*infini actuel* doit vraiment correspondre à quelque chose d'existant. Or pour Aristote, aucun objet réel n'est infini.

Dans l'ensemble des textes attribués à Aristote, nous trouvons des adjectifs exprimés sous la forme positive, la forme comparative et la forme superlative. Cela n'entre pas en contradiction avec ce que nous savons d'Aristote : quand bien même chaque expression au comparatif ou au superlatif pourrait être considérée comme une caution en faveur de l'idée d'infini, nous savons qu'Aristote, de toute façon, ne remet pas en question l'existence d'un *infini potentiel*, nécessaire à la compréhension des problèmes notamment mathématiques, ou mathématisables. Par ailleurs, lorsque, selon ses propres préceptes, Aristote délimite clairement le champ de ce dont il parle, le comparatif et le superlatif, maintenant la dénotation dans l'intervalle de ces limites, ne supposent plus d'*infini actuel*.

2 Ce que nous visons et ce à quoi nous nous attendons

Si les *Problemata* sont bien l'œuvre d'Aristote ou de ses disciples et s'il existe un lien entre le fait linguistique et l'idéologie du discours, alors, dans la section XIX, la quinzaine de problèmes qui traitent de ὄξύ ou βαρύ, de l'*aigu* et du *grave*, devraient refléter d'une manière ou d'une autre l'acceptation de l'*infini potentiel* et le refus de l'*infini actuel*. En particulier, on peut s'attendre à ce que, dans les domaines dont les bornes n'ont pas été clairement délimitées, la forme grammaticale choisie pour les adjectifs ὄξύ et βαρύ reflète une volonté du Stagirite de faire barrage à la pénétration de l'infini en acte. Or, dérogeant à ses propres principes, Aristote n'a pas explicité les limites externes du sous-domaine sonore de la

musique : le refus d'employer les formes comparative et superlative de ces adjectifs permettrait à Aristote de compenser partiellement cette absence de limites et de continuer à s'opposer aux pythagoriciens en éliminant toute possibilité de s'exprimer en termes mathématiques lorsqu'on parle des sons de la musique. Dans la section XIX des *Problemata*, sur 45 occurrences de ὀξύ ou βαρύ, 11 sont au comparatif ou au superlatif : nous verrons que ces occurrences apparaissent dans des passages où Aristote parle plutôt de la physique de la génération du son, tandis que, lorsqu'il s'agit de la perception du son, seules les formes positives sont utilisées.

Cela est d'autant plus remarquable que nous rencontrons une plus grande part de ὀξύ ou βαρύ à la forme comparative et superlative chez son propre disciple, Aristoxène de Tarente. Ce dernier était un disciple distingué d'Aristote puisqu'il aurait même été pressenti pour succéder au maître à la direction du Lycée, s'il ne lui avait pas finalement préféré son gendre.

Du coup, nous pouvons aussi nous interroger sur cet usage, apparemment paradoxal, qu'Aristoxène fait des formes non positives : un disciple d'Aristote, pourtant farouchement et explicitement opposé aux doctrines pythagoriciennes lui aussi, ne montre aucune réticence à employer les formes comparatives et superlatives des adjectifs ὀξύ ou βαρύ. Alors que, comme on l'a vu, Aristote éviterait d'employer ces formes à chaque fois qu'elles pourraient contribuer à renforcer les idées pythagoriciennes, et notamment l'*infini en acte*, dans la matière.

Pour alimenter nos pistes d'interrogation, notons que Wersinger (2008) s'étonne de constater que dans le *Philèbe* de Platon, contrairement au *Parménide* et au *Sophiste* la forme des adjectifs βαρύ et ὀξύ est toujours positive.

La disparition du comparatif qui caractérise les relatifs relevant de l'*apeiron* [l'illimité] (comme « le plus aigu » par rapport au « plus grave »), au profit des adjectifs simples (comme « l'aigu » et « le grave ») témoigne d'un glissement qui pose problème. Le grec ancien établit une distinction claire entre la forme grammaticale qui énonce les relatifs par les comparatifs et celle qui les absolutise.

Wersinger (2008, p. 251)

Nous tirons au moins deux informations de ce passage : nous consolidons ici notre hypothèse selon laquelle la forme grammaticale comparative ou superlative a à voir avec l'infini, ou l'*apeiron* (l'illimité) ; nous constatons que ce « glissement » est considéré comme « posant problème » par Wersinger. Quelques pages plus loin, elle explique cette disparition par le fait qu'il s'agit précisément du « grave » et de l'« aigu », c'est-à-dire de préoccupations liées à la musique, domaine dans lequel « grave » et « aigu » jouent un rôle limitant sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Ces remarques justifient donc notre interrogation, concernant l'emploi des formes grammaticales de ces deux adjectifs dans un contexte musical : les mots βαρύ et ὀξύ, utilisés pour renvoyer aux concepts de *grave* et *aigu*, souvent présentés comme au cœur des problématiques touchant la musique et les mathématiques, selon leur forme grammaticale, seraient-ils porteurs de la marque de l'infini ou *apeiron* ou seraient-ils perçus comme des *limitants* ? Et, puisque Aristote, dans les *Problemata XIX*, emploie plusieurs formes des adjectifs βαρύ et ὀξύ, il convient de se demander si, pour certains cas, il suit une façon de procéder platonicienne et, pour d'autre cas, il élimine l'idée même d'*apeiron* que véhiculent les formes comparative et superlative des adjectifs.

De son côté, Wersinger (2008) en arrive à la conclusion selon laquelle, si la position de Platon est équivoque, celle d'Aristote ne laisse plus aucun doute.

On constate qu'Aristote rigidifie ce que Platon ne semblait qu'effleurer : un intervalle liminaire délimite un domaine. Alors que Platon affirme à la fois que l'intervalle est un infini et un limitant, comme en témoigne l'exemple de l'aigu et de grave, qui sont infinis et qui pourtant délimitent le domaine musical, Aristote refuse cette ambivalence ou cette ambiguïté et tranche en faveur de la limite. [...] Par rapport à Platon, cela revient à déclarer qu'il n'existe pas d'intervalle non borné.

Wersinger (2008, p. 264)

Nous cherchons à savoir dans quels cas précisément, et pour quelles raisons, Aristote emploierait, parfois la forme comparative parfois la forme positive des adjectifs.

Aristoxène quant à lui, bien que disciple d'Aristote, semble apprivoiser l'idée d'infini en prenant soin de délimiter clairement l'espace ou le lieu soumis à son étude des phénomènes acoustiques et musicaux, renvoyant ainsi les notions d'infini ou d'illimité aux mathématiciens héritiers de Pythagore tandis qu'il suit fidèlement la méthode aristotélicienne par la circonscription même du domaine à étudier.

Wersinger 2008, prend soin de souligner que, fort probablement, une grande partie de ce que nous savons des pythagoriciens provient en réalité des platoniciens, qui contribuèrent grandement à fonder la légende pythagoricienne ; d'autre part qu'Aristote, notamment dans la *Métaphysique*, serait un de nos meilleurs informateurs au sujet des doctrines pythagoriciennes. Ainsi, Wersinger soutient que :

[...] on a pu établir que seul le témoignage d'Aristote semble digne de foi et qu'il convient de comparer à ce témoignage les fragments qui nous restent. Pourtant Aristote n'est pas toujours un témoin sûr, comme l'avait montré Harold Cherniss. Il ne rapporte pas fidèlement la pensée pythagoricienne mais en traduit la portée relativement à sa propre pensée. Wersinger (2008, p. 205)

D'après cette remarque, nous pouvons nous attendre à trouver des éléments de la pensée pythagoricienne à travers ce qu'Aristote et Aristoxène en diront par comparaison avec leur propre pensée. Cela ne nous aidera peut-être pas à dessiner avec exactitude les contours de la pensée pythagoricienne, mais tel n'est pas le but que nous poursuivons. En effet, nous ne cherchons pas à comprendre Pythagore à travers Aristote, mais seulement si l'usage des degrés de l'adjectif dans les *Problemata* section XIX peut être mis en correspondance avec ce que nous savons de l'idéologie d'Aristote. Pour cela, nous allons explorer l'éventualité d'un lien entre cet usage et l'idéologie d'Aristote. Exploration qui suppose, plus généralement, la possibilité d'établir une relation entre un fait linguistique et statistique et ce que nous savons de la pensée de ses auteurs.

2.1 Étudier une langue ancienne à l'aide des outils de la linguistique moderne

Depuis plusieurs décennies, les discours sont connus pour donner des indications sur les idéologies de leurs auteurs : de Viktor Klemperer à l'*Analyse du Discours*, maints auteurs ont examiné cet aspect des sciences du langage à propos de nombreuses langues vivantes. Mais, pour étudier les liens éventuels entre les textes qui nous intéressent et les idéologies que nous croyons connaître, nous nous heurtons à un obstacle de taille : nous voulons étudier les traces d'énoncés en langue ancienne. Or, nous n'avons aucun locuteur vivant pour vérifier ou réfuter, à travers les conséquences sur les discours, ce que nous disons de la langue grecque du IV^{ème} siècle a.c. et ce que nous disons des idéologies d'Aristote et d'Aristoxène. Nous ne pourrions donc pas tester nos hypothèses descriptives par ce biais. Mais cet inconvénient apparent présente un avantage certain : le fait qu'il n'y ait plus aucun locuteur implique qu'il n'y a plus, depuis longtemps, de production authentique dans cette langue : autrement dit, nous disposons de *la totalité* des textes, traces d'énoncés en langue grecque, qui ont été trouvés à ce jour. Constituer un corpus est dès lors particulièrement aisé, puisque le problème crucial des critères de sélection ne se pose plus.

Notre corpus sera constitué, d'une part, de la section XIX des *Problemata* et d'autre part, des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène ; les autres textes d'auteurs grecs contemporains, les traductions et commentaires du XIX^{ème} au XXI^{ème} siècles joueront le rôle d'interlocuteurs ou permettront, en tout cas, de mettre nos hypothèses à l'épreuve.

D'autre part, bien que nous ne puissions pas tester nos hypothèses auprès de sujets en chair et en os, le corpus de textes grecs nous met en présence de locuteurs passés et, pour peu que nous puissions cerner leurs manières de voir par d'autres moyens que ce que semble nous indiquer le corpus analysé, nous disposons d'un moyen indirect de réfuter ou d'accréditer les hypothèses que nous sommes amenés à formuler pour décrire la signification des mots du grec ancien. Pour disposer d'hypothèses argumentées sur la manière de voir des locuteurs passés, deux pistes sont explorables : d'une part, l'analyse détaillée de traductions successives du texte cible, et de leurs motivations et, d'autre part, la prise en compte des

connaissances que nous avons sur les débats idéologiques, philosophiques et scientifiques de l'époque. Dans cette étude, c'est ce dernier moyen que nous explorons : nous exposons donc, en premier lieu, un ensemble de données non linguistiques concernant ces débats, et les organisons de manière à être en mesure de formuler des hypothèses, des prédictions et des interrogations sur la plausibilité que tel auteur soutienne ou attaque telle position dans ces débats. Le travail sur ces questions philosophiques, s'il est utile pour cerner par des moyens non linguistiques ce que peut vouloir dire le texte et confronter nos hypothèses linguistiques à ces données non linguistiques, ne constitue pas l'*objet* de notre étude mais seulement un *moyen*. Ainsi, nous n'entrons pas dans les débats philosophiques que nous évoquons, et ne les mentionnons que pour fournir des éléments permettant d'évaluer la pertinence de telle ou telle hypothèse sur le sens que l'on peut associer au texte que nous étudions.

Bien entendu, nous limiterons cette exploration aux données qui pourront nous permettre de décrire la signification de βάρύ et ὄξύ, en vue de comprendre les idéologies que leurs emplois évoquent. Ce sont ces résultats qui nous permettront ensuite, comme une sorte d'application de notre étude, de fournir des arguments pour ou contre l'attribution, à l'auteur présumé, de textes dont l'origine est contestée.

Nous disposons donc de données non linguistiques (informations historiques, concernant les controverses philosophiques), ainsi que de données linguistiques et statistiques (grâce au caractère exhaustif de notre corpus, nous pouvons aisément dénombrer des occurrences et constituer ainsi des statistiques complètes). Compter les occurrences d'un mot dans un ensemble donné de textes constitue une pratique qui se répand chez les linguistes. Mais ce procédé seul ne contribue pas à la construction d'un savoir linguistique : d'une part, la subjectivité du linguiste intervient dès le choix de l'observable puis, en aval, dans l'interprétation des résultats : par conséquent, nous risquons de ne présenter, sous une autre forme, que le simple contenu de nos hypothèses préalables, sans avoir rien vérifié d'elles. Ainsi, le lien entre les données statistiques et les interprétations sémantiques reste à fonder : en effet, quelle hypothèse qui ne ferait pas appel à l'interprétation subjective du linguiste pourrait être une hypothèse sur le sens des énoncés d'un texte, quand cette hypothèse prend pour outil de validation un nombre d'occurrences ? Il faut bien que le linguiste établisse, *a priori*, un lien significatif entre son hypothèse et le nombre d'occurrences trouvées.

2.2 L'observable en sémantique

Le groupe de travail Habéas Corpus a souligné dans une communication de 1994 la difficulté dans laquelle se trouve le sémanticien : il ne peut observer ni les phrases, ni les significations :

[...] l'observable, pour le linguiste, est constitué d'énoncés, interprétés dans des situations, tandis que ce que sa théorie décrit, ce sont des phrases. Une première question méthodologique à traiter est donc la manière dont cet observable renseigne sur ce que la théorie doit décrire.
Habéas Corpus, 1994

Une solution proposée par la Sémantique des Points de Vue consiste en l'observation indirecte du sens des énoncés. L'on y fait remarquer que tout scientifique, quelle que soit la discipline empirique pour laquelle il travaille, rencontre les mêmes difficultés et que

Comme le physicien, le sémanticien aura recours à deux subterfuges :
1 - le peuplement de l'univers des phénomènes par des entités abstraites construites à partir de relations d'équivalence sur le domaine observable (classes d'équivalences),
et
2 - l'observation indirecte, c'est-à-dire l'observation de phénomènes accessibles aux sens, dont on fait l'hypothèse qu'ils ont été causés par le phénomène que l'on veut décrire et qui, lui, n'est pas directement accessible aux sens.
Raccah (2011)

Autrement dit, le physicien comme le sémanticien pourra procéder par abduction et faire l'hypothèse qu'il existe un lien entre ce qu'il a les moyens d'observer et ce qu'il souhaite décrire :

Toute sémantique empirique s'appuie sur un postulat d'attribution causale permettant d'associer un comportement observé à l'effet d'un énoncé observé.
Racah (2005)

Dans notre cas, nous n'aurons pas la possibilité d'observer les effets d'un énoncé sur ceux à qui ils s'adressent. Mais, même si nous l'avions, le lien causal entre l'énoncé et ce que nous considérerions comme ses effets n'aurait qu'un statut d'hypothèse. Si nous n'avons pas à notre disposition ce type d'observations, nous avons en revanche, comme nous l'avons précisé plus haut, les statistiques et les données historiques dont nous avons fait l'hypothèse qu'elles sont en relation avec les énoncés. Concrètement, une description sémantique conduisant à une interprétation pour un énoncé ne pourra être considérée comme (provisoirement) validée que dans la mesure où cette interprétation ne sera pas contradictoire avec les données statistiques et historiques.

Ces données non linguistiques concernent les positions philosophiques des groupes d'individus susceptibles de s'être exprimés, les points de vue qu'ils défendent, ceux qu'ils combattent, c'est-à-dire leurs positions idéologiques. Pour que ces données soient utilisables pour valider ou réfuter la description sémantique de certains mots, il est nécessaire d'admettre que de telles descriptions ont des répercussions sur les points de vue que les discours utilisant ces mots imposent ou excluent.

2.3 L'idéologie dans le discours, mais aussi dans la langue

Ainsi, notre hypothèse générale sur la langue peut être formulée comme suit : tous les discours trahissent certaines idéologies ou certaines croyances sur le monde et celles-ci sont exprimées dans les mots mêmes de la langue. Il nous faut donc adopter le cadre conceptuel d'une sémantique dont l'objet d'étude puisse être la langue grecque, rendue observable par la manifestation qu'en sont les textes, mais dont les outils sont également susceptibles de rendre compte des éléments idéologiques cristallisés dans la langue, voire qui propose justement une description de l'idéologie dans la langue.

Pour répondre à nos attentes concernant l'étude des mots de la langue et la prise en compte de l'idéologie dans les mots, nous avons choisi le cadre conceptuel de la Sémantique des Points de Vue (SPV)¹, qui propose des outils conceptuels et formels pour une description empiriquement testable des contraintes que les unités de langue imposent à l'interprétation des énoncés et, en particulier, les contraintes concernant les points de vue sur les entités évoquées par les discours.

L'hypothèse de la SPV concernant l'idéologie dans les mots part de cette idée que décrire les contraintes que les phrases imposent à l'interprétation de leurs énoncés doit permettre de révéler l'idéologie cristallisée dans les mots. En effet, la construction du sens des énoncés par un interlocuteur passe par les points de vue

[...] qu'il est nécessaire d'adopter, même provisoirement, pour pouvoir construire un sens pour l'énoncé en question.
Racah (2002, 242)

La SPV repose sur une conception manipulatoire et polyphonique de la langue : lorsque nous essayons d'être compris, nous tentons de faire en sorte que notre interlocuteur adopte les points de vue que nous voulons lui faire adopter, et choisissons les mots de manière à ce que cette adoption soit nécessaire à la compréhension des énoncés que nous proférons. La sémantique visant à rendre compte des éléments linguistiques qui sont responsables de la construction du sens, la SPV en particulier va s'intéresser aux éléments linguistiques qui contraignent l'adoption ou l'exclusion des points de vue imposés par les énoncés qui contiennent ces éléments linguistiques.

L'hypothèse sémantique, concernant l'idéologie, que nous testons dans cet article porte sur les points de vue cristallisés dans ὄξύ et dans βαρύ, ainsi que les contraintes imposées par le comparatif et le superlatif. Le lien avec les données non linguistique pourrait être résumé comme suit : Aristote porte une attention particulière à l'usage des adjectifs ὄξύ et βαρύ en fonction du contexte technique et philosophique dans lequel ils sont employés. Il semble en éviter un certain usage lorsque ce dernier pourrait suggérer, chez le lecteur, l'existence de l'infini.

3 Les données non linguistiques

Les catégories d'opposition de ὄξύ et βαρύ sont controversées

Les opposés de type ὄξύ et βαρύ sont, pour les Grecs de l'Antiquité, des éléments premiers que l'on peut énumérer et dont la systématique opposition fascinait les Anciens. Ces couples d'oppositions fonctionnent (encore maintenant) comme des instruments de connaissance et semblent rassurants parce qu'ils sont binaires – sans doute répondent-ils à un certain fonctionnement de notre pensée.

3.1 L'usage des *sustoichiai* comme instrument de connaissance

Ce processus qui conduit à la connaissance par le biais des opposés favorise l'émergence d'analogies, et notamment d'analogies de structures, qui permettent, entre autres, très tôt, une description abstraite des phénomènes du monde. Ainsi naquirent les premières descriptions des phénomènes acoustiques et harmoniques, que les pythagoriciens et leurs descendants décrivent en termes largement mathématiques.

Chez Aristote, *Métaphysique* (986a22-34), on trouve un témoignage de ces listes d'opposés, attribués ici aux Pythagoriciens²:

D'autres pythagoriciens disent qu'il y a dix principes, dont voici la liste : Fini et infini, Impair et pair, unité et pluralité, Droit et gauche, mâle et femelle, repos et mouvement, droit et courbe, lumière et ténèbres, Bien et mal, Carré et toute figure à côtés inégaux. Traduction de Victor Cousin (1838, *Métaphysique*, Livre I, 986a22-34)

Dans cet extrait, Aristote désigne du nom de *συστοιχία* (*sustoichia*) la liste ou table de contraires. Il remarque que cette liste n'est pas désordonnée ni sans fondement. Sa construction obéit à un ensemble de règles qu'il met au jour ; ces opposés sont coordonnés et hiérarchisés. Que le Bien soit du côté droit, de la lumière, du repos, du fini n'est pas dû au hasard. Ces éléments sont rangés à la suite de l'Unité, de l'Impair et du Fini ; nous ne savons pas si Aristote a raison d'attribuer cette liste aux Pythagoriciens ; il est possible que le disciple de Platon soit controversé qu'il était, fût influencé par Speusippe, le successeur de Platon à la tête de l'Académie, dans l'idée qu'il se faisait des Pythagoriciens. Cette thèse n'est néanmoins pas retenue par tous les exégètes, et notamment pas par Wersinger (2008) dont nous suivons le raisonnement.

Les couples d'opposés établis dans cette liste, tels que nous venons de les voir, sont largement employés par Aristote dans de nombreux ouvrages³, lorsqu'il entreprend de produire une description complète d'un phénomène qu'il observe. Il va même jusqu'à expliquer la nature par l'observation obligatoire des opposés, sans hésiter à plaquer artificiellement son idéologie. Par exemple, remarquant que le cœur est à gauche, alors que cet organe important, dans sa représentation, devrait être situé à droite, il l'explique en soulignant que ce doit être à cause de la froideur évidemment naturelle du côté gauche ; ce serait pour la compenser que le cœur s'y loge. (*Première analytique*, 665a22 et suivants).

3.2 Analogie et couples d'opposés : deux chemins complémentaires

Chez les penseurs grecs de l'Antiquité, nous trouvons donc une fascination pour ces couples d'opposés, et plus généralement pour un système de dérivation presque automatique de ces opposés, une sorte de déclinaison par analogie, qui permettrait de couvrir l'ensemble du réel par ce type de description, qui peut être considéré comme une sorte de formalisme abstrait. Le monocorde et les observations qu'une tradition attribue à Pythagore, consignées chez Gaudence et Euclide dans la *Division du Canon*, sont un exemple significatif de ce que l'on peut faire *dire* aux phénomènes observés lorsqu'on cherche à tout prix à voir – ou entendre – ce qui corrobore nos hypothèses implicites. La légende rapporte que Pythagore, se promenant dans les rues fréquentées, remarqua que le bruit des enclumes produisait des notes plus ou moins hautes, parfois consonantes lorsque les récipients sur lesquels elles étaient frappées étaient, quant à leur volume, dans un rapport de proportion aisément formalisable en fractions simples. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il constata que les fractions étaient les mêmes que celles que l'on pouvait observer sur un monocorde – une corde tendue sur un corps en bois avec résonance : la quinte d'une corde tendue se

trouve en frappant au 2/3 de cette même corde ; La quinte d'un objet creux et résonant sera obtenue avec un objet identique à l'échelle 2/3. Les pythagoriciens comme les autres physiciens de l'époque et à leur suite s'efforçaient d'abstraire d'une expérience observée ce qui pouvait être dupliqué sur une autre.

Nous voyons donc se dessiner deux chemins de connaissance étroitement liés, l'un poursuivant les lois de la proportion à partir de 'A est à B ce que C est à D', l'autre, les lois régissant les opposés à partir de 'A est à B ce que -A est à -B' (où « -X » désigne l'opposé de « X » dans la liste des opposés). Chacun de ces chemins a à voir avec l'analogie et l'abduction sous sa forme la plus élémentaire au sens où l'on extrait bien de ces observations une règle générale dont on dit qu'elle constitue le principe recteur des phénomènes du monde.

Nous pouvons noter que la séduction exercée par les couples d'opposés sur les humains ne concernent pas seulement les Grecs ni même seulement les occidentaux ; c'est aussi une particularité caractéristique des philosophies et religions orientales, comme le taoïsme avec le Yin et le Yang ; ou, plus proche géographiquement, mais plus éloignée dans le temps, le zoroastrisme et sa forme très simplifiée, le manichéisme.

Une certaine forme de pensée binaire séduit et rassure les efforts de la connaissance ; elle donne l'illusion de pouvoir circonscrire le monde en le représentant sous une forme abstraite et immédiatement concevable, intellectuellement saisissable.

La Grèce Antique n'échappe donc pas à ce procédé qui consiste à établir des listes d'opposés, qu'ils consignent les qualités – ou prédicats – que l'on peut attribuer aux objets du réel dans l'intention de les mieux définir ou qu'ils soient des concepts qui permettent l'appréhension de la complexité des phénomènes du monde. On sait que cette recherche des couples s'effectue parfois dans un but ontologique : les théoriciens qui en sont friands cherchent – peut-être en vain – leur trace visible dans les phénomènes de la nature.

3.3 Trois types d'oppositions

Mais les couples d'opposés chez Aristote, qu'ils soient prédicats ou concepts, s'ils reflètent les phénomènes réels, ne le font que parce que, par ailleurs, ils jouent le rôle de bornes du domaine qu'ils permettent d'aborder. Pour en rendre compte, nous proposons de distinguer trois types d'opposés : les *opposés quant à leur orientation*, les *opposés quant à leur domaine*, et les *opposés en tant que concepts*.

Les *opposés quant à leur orientation* concernent des qualités attribuables à des objets du monde ; ils pourraient être représentés l'un et l'autre à chaque extrémité d'une ligne géométrique sur laquelle viendrait se dégrader, par exemple, le plus ou moins chaud ou le plus ou moins froid. Cette représentation virtuelle sous forme de ligne géométrique graduée peut être suffisamment abstraite du réel pour courir à l'infini dans un sens comme dans l'autre : il y aura toujours plus haut, plus chaud... du moins peut-on l'imaginer aussi loin que l'infini mathématique nous le permet. Certains prédicats dits opposés peuvent même désigner la même valeur absolue selon le degré qu'ils affichent : un moins froid qu'hier à 12° est équivalent au plus chaud que demain toujours à 12°. Cette catégorie d'opposés, de type prédicats à orientation opposée permet donc une certaine superposition des valeurs des prédicats selon le contexte ainsi qu'une graduation à l'infini ; il est bien entendu possible, par la suite, selon l'objet que l'on souhaite décrire à l'aide de ces prédicats, de déterminer une limite ou une graduation au-delà de laquelle l'objet change de nature. Dans tous les cas, ce type d'oppositions permet de déterminer des intervalles ouverts (c'est-à-dire, soit infinis, soit dont les bornes sont exclues). Dans un tel contexte, + chaud ou +froid seront des *opposés quant à leur orientation*. Le schéma suivant illustre cette configuration :



Schéma 1 : les opposés quant à leur orientation

Les *opposés quant à leur domaine* concernent eux aussi des qualités d'objets du monde ; ils peuvent être représentés comme deux sous-espaces constituant une partition d'un espace matériel observé. Ils

correspondent à un espace conceptuel graduel, mais la partition en deux sous-espaces permet de ne pas prendre en compte la gradualité du domaine. Ainsi, le chaud et le froid, par exemple, peuvent être vus comme deux sous espaces complémentaires de celui de la température de l'eau (liquide). Cette catégorie d'opposés ne permet pas la superposition des prédicats et borne le domaine matériel considéré : ce type d'oppositions permet de déterminer des intervalles fermés (c'est-à-dire finis et contenant leurs bornes). Le schéma suivant illustre cette configuration :

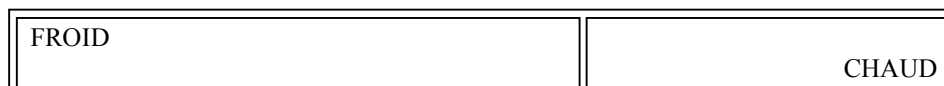


Schéma 2 : les opposés quant à leur domaine

Les *opposés en tant que concepts* se distinguent des deux précédents en ce qu'ils ne concernent que des domaines conceptuels, ne constituent pas une partition du domaine, et ne concernent pas un domaine graduel. Ainsi, par exemple, l'opposition *limité-illimité* ne détermine ni les bornes ni le contenu d'un espace matériel. Un objet ou un phénomène du réel ne peut être dit plus ou moins limité ou plus ou moins illimité. Le *limité* et l'*illimité* s'opposent de façon logique. Une chose est OU limitée, OU illimitée.

Qu'ils soient perçus comme (1) des orientations opposés (+ vs -), (2) des domaines opposés (le chaud vs le froid ; l'aigu vs le grave) ou (3) des concepts opposés (le limité vs l'illimité), ces opposés contribuent à déterminer la nature des phénomènes dont il sera question – et non pas le contraire. En effet, quand je parle de l'opposition *le chaud vs le froid*, je ne parle pas du même phénomène qui serait descriptible à l'aide de +chaud et de +froid.

Ainsi, nous avons vu que trois types distincts d'opposés sont utilisés comme instruments de connaissance. Le tableau suivant en résume les caractéristiques principales.

| Types d'opposition Commentaires | <i>Orientation</i> | <i>Domaine</i> | <i>Concepts</i> |
|------------------------------------|--------------------|------------------------|---------------------------------------|
| gradualité | graduel | Non graduel | Non graduels |
| transformation | En <i>domaines</i> | En <i>orientations</i> | <i>Aucune transformation possible</i> |
| exemples | + chaud, + froid | Chaud vs froid | <i>Limité, illimité</i> |
| | +aigu, +grave | Aigu vs grave | |

Tableau 1 : Les trois types d'oppositions

La liste, dite *pythagoricienne*, des dix opposés comporte des *opposés conceptuels* indéniables : l'impair et le pair, l'un et le multiple, le repos et le mouvement, le carré et l'oblong, le mâle et le femelle, le rectiligne et le fléchi.

Il est plus difficile d'imaginer que les opposés tels que *lumière* et *obscurité*, *bien* et *mal*, *gauche* et *droite* ne possèdent aucune graduations relative. Dans nos représentations actuelles, il y a du *plus ou moins* bien, du *plus ou moins* à droite ou à gauche et du *plus ou moins* éclairé. Ces contraires ou opposés sont formés de deux qualités relatives l'une à l'autre. Nous pouvons imaginer un glissement momentané de ces représentations sous une forme plus figée et absolue qui ferait alors de ces opposés des opposés de la catégorie *quant au domaine*. La question essentielle, on le devine, va être de savoir de quel type de couples d'opposés relève l'opposition entre βάρυ et ὀξύ, chez nos différents auteurs.

4 Les données textuelles

Nous rejoignons les ducrotiens (voir, par exemple Ducrot 1984), mais aussi de nombreux autres linguistes, sémioticiens ou analystes des discours (voir, par exemple, Ouellet et alii, 1994)⁴, en admettant que les phénomènes sémantiques, et donc les opposés dans la langue, comme les autres, ne renseignent pas directement sur le monde ; en revanche, ils permettent de comprendre comment notre façon d’appréhender le monde est conditionnée par leur existence dans notre langue.

Pour ce qui concerne plus précisément notre sujet, nous avons signalé que ὀξύ et βαρύ, pourtant souvent présentés dans les opposés de *l’apeiron* (quant à leur orientation), c’est-à-dire ceux véhiculant dans la langue l’excès et le défaut exprimés par les formes comparatives et superlatives, deviennent des *opposés quant au domaine* dans le *Philèbe* de Platon et dans la plupart des *Problemata* de la section XIX d’Aristote, tandis qu’ils redeviennent généralement *opposés quant à l’orientation* dans le *Traité d’Harmonique* d’Aristoxène.

Nous allons examiner maintenant si, comment et où ces deux types d’opposés se manifestent dans la langue grecque, et comment le choix de recourir, dans un discours, à des mots qui renvoyaient à l’un ou l’autre type d’opposés révèle un point de vue sur le monde, qu’il fût inconscient ou au contraire, conscient et revendiqué.

4.1 Aristote et les opposés, une position ambiguë

Dans l’hypothèse où nous admettons, en acceptant les arguments des hellénistes, que l’auteur des *Problemata* section XIX est soit Aristote, soit l’un de ses très proches disciples, en examinant cette section, d’après les hypothèses sur la langue formulées précédemment, et notamment par Wersinger, nous devrions trouver *le grave* et *l’aigu* exprimés selon le degré de l’adjectif qui correspond aux types d’opposés que nous venons de voir. Par exemple, lorsque Aristote exprime les deux opposés *grave* et *aigu* en tant qu’*opposés quant à leur domaine*, ces opposés devraient être exprimés à travers le degré positif de l’adjectif ou à travers la forme substantive de βαρύ et ὀξύ, et concerner des qualités d’objets réels ; de la même façon, lorsque Aristote exprime les deux opposés *grave* et *aigu* en tant qu’*opposées quant à leur orientation*, ils devraient être sous la forme comparative, puisque celle-ci implique l’*excès* et le *défaut*, et devraient renvoyer d’une façon significative aux objets du réel. Par ailleurs, nous ne devrions pas trouver d’*opposés en tant que concepts*, puisque ces textes concernent des qualités d’entités réelles (les sons), et l’opposition entre *grave* et *aigu* est rapportée à ces entités.

Toutefois, il découle de ce que nous avons vu que l’utilisation d’*opposés quant à leur orientation* sous la forme comparative, si elle est cohérente avec notre manière contemporaine d’appréhender les sons de la musique, pose un problème au regard de ce que nous savons d’Aristote. En effet, comme nous l’a fait remarquer Wersinger (2008), Aristote rigidifie la position à peine évoquée dans le *Philèbe* de Platon : pour lui, il n’existe pas d’intervalle non borné dans le monde réel. Il nous faudra par conséquent examiner avec précision les contextes dans lesquels se trouvent les occurrences de βαρύ et ὀξύ.

4.1.1 Résumé de l’étude statistique :

Sur les 50 *Problemata* de la section XIX, quinze d’entre eux comportent une ou plusieurs occurrences de ὀξύ et βαρύ. C’est de ces *problemata* que nous allons traiter à présent.

Eichthal et Reinach (REG, 1892) ont cherché à classer l’ensemble de ces *problemata* que la tradition nous a rendus épars selon la thématique abordée. Pierre Louis (1993), cent ans plus tard, a opéré de même dans un classement aux catégories légèrement différentes. Le croisement des deux classements peut nous donner une information concernant le contenu thématique de chaque *problema* qui intègre l’interprétation de certains commentateurs précédents. En croisant ces classements établis par Pierre Louis (horizontalement) et de Eichthal et Reinach (verticalement), nous parvenons au tableau suivant, les numéros renvoyant aux numéros que porte chaque *Problema* ; nous avons distingué en gras ceux qui comportent des formes superlatives ou comparatives.

| | I Impressions esthétiques et morales produites par la musique | II Problèmes d'acoustique | III Particularités propres aux consonances | IV Nombre et valeur des notes | V caractéristiques de l'exécution vocale |
|-----------------------------|---|---------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| Acoustique physique | | 35-50 | | | |
| Acoustique mathématique | | 8 | | | |
| Acoustique physiologique | | 11 | | 33 | 26 – 46 - 37 |
| Histoire de la gamme | | | | 7 | |
| Théorie des consonances | 27 | 14 | 13 - 17 | | |
| Pratique du chant | | | | | 21 |
| De la mélodie | | | 12 – 49 | | |

Tableau 2 : Classement croisé de 15 *problemata*

Comme nous le voyons les *problemata* contenant des formes comparatives ou superlatives semblent aléatoirement répartis en diverses catégories. Cela n'est pas étonnant puisque les commentateurs qui ont proposé ce classement ne portaient pas une attention toute particulière aux occurrences de $\omicron\zeta\upsilon$ et $\beta\alpha\rho\upsilon$, contrairement à nous. Néanmoins, nous attirons l'attention sur le regroupement des *problemata* 26, 46 et 37, qui ne comportent pas de comparatif et semblent appartenir à une même catégorie de *problemata* selon la thématique abordée : l'acoustique physiologique du point de vue l'exécution vocale. Nous attirons également l'attention sur les *problemata* 35, 50 et 11, classés dans l'acoustique physique ou physiologique, qui eux comportent des comparatifs. Nous avons procédé à un nouveau classement, tenant compte du précédent mais détaillant davantage le nombre d'occurrences de $\omicron\zeta\upsilon$ et $\beta\alpha\rho\upsilon$ et la forme de cet adjectif. Nous avons intégré le point de vue à partir duquel le *problema* semble aborder la question du *grave* et de l'*aigu*.

| Substantif ou Formes de l'adjectif | | ὄξύς, εἶα, ύ / τὸ ὄξύ (adjectif neutre / substantivé) aigu / l'aigu βαρύς, εἶα, ύ / τὸ βαρύ (adjectif neutre / substantivé) grave / le grave | ὄξύτης, ητος : (substantif) l'acuité. βαρύτης, ητος : (substantif) la gravité. | ὄξύτερος, α, ον : (comparatif) plus aigu βαρύτερος, α, ον : (comparatif) plus grave | ὄξύτατος, η, ον : (superlatif) très aigu, le plus aigu. βαρύτατος, η, ον : (superlatif) très grave, le plus grave | Points de vue |
|------------------------------------|--|---|---|--|--|---|
| Problema n° | mots-clés | | | | | |
| 7 | gamme / valeur des notes | 2 | | 2 | | <i>puissance</i> |
| 8 | acoustique mathématique | 4 | | | | <i>grandeur</i> |
| 11 | acoustique physiologique et physique | | | 1 ὄξυτέρα | | <i>puissance</i> |
| 12 | mélodie, consonance | 1 βαρύ | | 1 βαρυτέρα | | <i>Position dans le tétracorde : la plus grave. puis grandeur</i> |
| 13 | consonances | 4 | | | | <i>grandeur</i> |
| 14 | consonances, acoustique | 1 | | | | <i>Position dans le tétracorde : espace des aigus.</i> |
| 17 | consonances | 3 | | | | <i>Position dans l'intervalle</i> |
| 21 | chant, exécution vocale | 2 | | 2 | | <i>Fausseté et justesse du chant</i> |
| 26 | acoustique physiologique, exécution vocale | 2 | | | | <i>Fausseté et justesse du chant</i> |
| 27 | consonances, impressions | 2 | | | | <i>Position dans l'intervalle</i> |
| 33 | acoustique physiologique, notes | 6 | | | 1 | <i>Fausseté et justesse du chant</i> |
| 35 | acoustique physique | | | 2 | 1 | <i>Tension, vibration</i> |
| 37 | acoustique physiologique, exécution vocale | 10 | | | | <i>Puissance et déplacement de l'air</i> |
| 46 | acoustique physiologique, | 4 | | | | <i>Fausseté et justesse du</i> |

| | | | | | | |
|-------|---------------------|----|---|----|---|--|
| | exécution vocale | | | | | <i>chant</i> |
| 49 | mélodie, consonance | 2 | | 2 | | <i>Tension, vibration</i> |
| 50 | acoustique physique | | | 1 | | <i>Puissance et déplacement de l'air</i> |
| Total | | 43 | 0 | 11 | 2 | |

Tableau 3 : Classement croisé de 15 *problemata* par la forme de l'adjectif

4.1.2 Discussion : catégorisation

La forme de l'adjectif semble conditionnée par le point de vue que l'on porte sur le grave et l'aigu selon les catégories que nous pouvons à présent proposer et développer :

Les *Problemata* 21, 26, 33, 37 et 46 évoquent la difficulté de chanter dans l'aigu ou dans le grave, prétendant tantôt qu'il est plus aisé de chanter dans le grave, tantôt plus aisé de chanter dans l'aigu, mais en alléguant toujours le même argument : la difficulté que l'on rencontre à déplacer l'air. Parmi ceux-ci, les *problemata* 26, 33 et 46 sont congruents, prétendent qu'il est plus facile de chanter dans l'aigu que dans le grave et ne présentent pas de forme comparative. Nous trouvons une forme superlative dans le problème 33 pour désigner la note la plus aiguë du tétracorde, soit la limite. Le *problema* 37 est long ; on y trouve des développements sur le déplacement de l'air et la facilité que l'on peut rencontrer à chanter dans l'aigu ; il propose une explication physique de la difficulté ou de la facilité que l'on rencontre à chanter l'aigu ou le grave. Il ne présente pas non plus de forme comparative. Le *Problema* 21 est alambiqué, complexe et invoque le phénomène vibratoire pour expliquer la facilité à chanter comme à détonner dans l'aigu. Il présente deux comparatifs.

Les *Problemata* 8, 14, 13, 17, 12 (en partie), abordent les questions touchant le grave et l'aigu du point de vue de la grandeur. Parmi ces *Problemata*, seul le 12 comporte un comparatif qui désigne une corde plus grave dans le tétracorde ; dans sa traduction, Louis (1993) utilise le superlatif *la plus grave*. Les commentateurs, Louis (1993) et Eichthal et Reinach (1892) expriment de sérieux doutes sur l'établissement de ce texte et soulignent à quel point la traduction est malaisée. Les deux autres *problemata* qui traitent du positionnement des cordes dans le tétracordes contiennent les adjectifs au degré positif ; ils délimitent deux zones du tétracorde : le grave et l'aigu.

En revanche, dans les *Problemata* 7, 11, 21, 35, 49 et 50 les questions touchant le grave et l'aigu sont abordés du point de vue de la vibration, la tension et de la puissance. Ces *Problemata* sont ceux qui comportent des comparatifs (et un superlatif).

4.2 Comparaisons par catégorie

Pour mieux cerner la position d'Aristote dans les débats d'idées avec les autres auteurs qui ont écrit à ce sujet, position qui nous permettra de tester nos hypothèses sémantiques, nous utilisons ce regroupement par catégories et recourrons aux résultats des travaux des hellénistes pour commenter et comparer les différentes positions.

4.2.1 Le son comme déplacement d'air : ὄξύ et βαρύ renvoient à des domaines

La première catégorie de *problemata*, que nous pouvons rattacher plus ou moins directement aux théories physiques aristotéliennes sur la cause du son, et qui ne comporte pas de forme comparative de ὄξύ et βαρύ présente les caractéristiques d'une *opposition quant à leur domaine*.

Aristote, dans le *De Anima* ch.8 du livre II, fait intervenir trois facteurs dans son étude physique du son : le corps sonore, le choc et l'air. Le mouvement est un intermédiaire entre l'objet qui résonne et l'ouïe, mais il n'est pas le son. Aristote distingue le *son en acte* du *mouvement par lequel il se produit* (*De Anima*, II, 8, 420 a 27-33).

Annie Bélis commente ainsi ce passage :

[pour Aristote] le son n'est plus identifié au mouvement, [...] le son n'est aigu ou grave que dans la mesure où il est perçu, et il n'y a pas de son sans ces qualités. La théorie de la sensation auditive prolonge et consacre la théorie aristotélienne du son.

Bélis (1986, p. 76)

Les *problemata* que l'on peut rapprocher des théories physiques d'Aristote sur le son sont parmi ceux qui ne comportent pas de comparatif, soit parmi ceux qui éviteraient de mentionner grammaticalement l'excès et le défaut. Ils sont également ceux qui abordent le son du point de vue de sa réception, fidèles en cela aux théories aristotéliennes.

4.2.2 Le vibratoire comme cause du son : ὄξύ et βαρύ peuvent renvoyer à des orientations

Les *Problemata* 7, 11, 21, 35, 49 et 50 sont ceux qui abordent le son, l'acuité et la gravité, du point de vue de la vibration et du mouvement, soit, du point de vue de sa production ; ils sont conformes aux théories pythagoriciennes sur le son, telles qu'Archytas les exprime, cité par Porphyre (in Ptol. Harm., Düring p. 57) et traduit par Bélis (1986) :

Les sons produits par un souffle énergique sont aigus, ceux qui sont produits par un souffle faible sont faibles et graves (...). Et encore dans les auloi⁵, le souffle poussé de la bouche et qui se présente aux trous les plus voisins de l'embouchure, produit un son plus aigu, parce que la force d'impulsion est plus grande ; plus loin, ils sont plus graves. Il est donc évident que la vitesse du mouvement produit l'acuité, la lenteur, la gravité du son.

Bélis (1986, p. 75)

Considérer *grave* et *aigu* selon leur qualité vibratoire ou de puissance tout en laissant le signe de *l'apeiron* à travers la forme comparative de l'adjectif paraît tout à fait respectueux de la doctrine pythagoricienne intégrant l'infini. Partant, nous pouvons, bien sûr, considérer que ces *problemata* ne sont pas d'Aristote ni même de ses disciples ; mais il est possible d'échapper à cette conclusion hâtive, puisque il est question de la *production du son* et que, d'une part, Aristote se garde de se prononcer à ce sujet, mais également parce qu'il n'était opposé qu'en partie aux théories pythagoriciennes.

En effet, par exemple, dans *Politique* V 1340 b 17-19, Aristote ne nie pas que les nombres soient principes et causes des intervalles musicaux et des consonances. Il ne remet pas en cause la division du canon par Pythagore et ne remet pas en cause non plus la division du tétracorde par Archytas. Nous pouvons admettre, à la lecture de ces *problemata*, qu'il ne remettait pas en cause non plus les théories pythagoriciennes expliquant le son comme résultat de phénomène vibratoire. Simplement, Aristote oppose aux platoniciens et aux pythagoriciens l'*évidence des choses sensibles*. Par ailleurs, il affine la recherche de la cause du son en expliquant qu'il est le résultat d'un mouvement imprimé à l'air et non pas ce mouvement lui-même.

4.3 Pour éviter le danger de l'analogie géométrique : langue de bois avant l'heure ?

Les pythagoriciens avaient, sur le son, deux types de théories explicatives entre lesquelles ils ne parvenaient pas à se décider : « [...] le son est une longueur de corde vibrante [...] et le son est une vitesse et l'acuité du son est fonction de la rapidité de la vibration de la corde » (Bélis 1986 : 75).

Or, les *problemata* qui présentent le grave et l'aigu du point de vue de la longueur excluent la forme comparative. Nous pouvons imaginer qu'Aristote, s'il est bien l'auteur de ces *problemata* refusait de *suivre* les pythagoriciens sur ce point : s'il l'avait fait, il se serait en effet condamné à accepter d'envisager qu'un phénomène réel pût être vu comme illimité. Cette explication est plausible quand nous comprenons qu'une analogie avec la géométrie conduirait à reconnaître une prééminence de cette dernière sur le réel, ce que, comme nous l'avons vu, Aristote contestait aux pythagoriciens. En effet, utiliser l'analogie géométrique pour parler de *grave* et *aigu* requiert que nous nous représentions les sons comme sur une ligne qui n'aurait pas de fin ; il devient, dès lors, indispensable d'y établir des limites. Ce qu'Aristote n'a pas fait explicitement : l'absence de comparatifs et de superlatifs joue ce rôle de manière implicite. Que ces *problemata*-là ne comportent pas de comparatif apparaît alors comme un moindre mal.

Il se trouve qu'Aristoxène de Tarente, le fameux disciple d'Aristote, fidèle en cela à son maître, s'érige explicitement, lui, contre cette représentation du grave et de l'aigu sous la forme d'une ligne et radicalise la position d'Aristote, en l'appliquant notamment aux analogies pythagoriciennes entre mathématique et musique. En effet, il propose de délimiter *a priori* l'espace dans lequel les sons peuvent être graves ou aigus, en fonction des capacités auditives ou vocales (Aristoxène, *Eléments harmoniques* I, 44-48). Bélis (1986:69) résume ainsi l'apport d'Aristoxène : « C'est Aristoxène qui reprendra les critiques qu'Aristote a formulées contre les Pythagoriciens, pour condamner leur système musical ».

Nous pouvons synthétiser les propos précédents à l'aide du tableau suivant :

| Auteurs | Pythagoriciens | Platon | Aristote | Aristoxène |
|----------------------------|---------------------------------|--|--|--|
| Caractéristiques | | | | |
| Types d'opposés | <i>Quant à leur orientation</i> | Parménide, Sophiste : <i>Quant à leur orientation</i> Philèbe : <i>Quant à leur domaine</i> | Problemata, XIX : <i>Quant à leur orientation et quant à leur domaine</i> | Traité d'harmonique : <i>Quant à leur orientation et quant à leur domaine</i> |
| Points de vue et idéologie | <i>Physique et mathématique</i> | <i>Hésitantes...</i> | <i>Physique et mathématique</i> <i>Impressions et sensations</i> | Redéfinition de l'espace borné et fermé. |

Ce tableau nous permet de visualiser rapidement comment le *glissement* partiel, déjà amorcé chez Platon dans le *Philèbe* est plus prononcé chez Aristote. Chez Aristoxène, nous trouvons une formulation aboutie de la représentation de *grave* et *aigu*, qui ne cherche pas à dissimuler leur appartenance aux opposés de *l'apeiron*, mais au contraire assume et intègre explicitement cet aspect pour mieux le borner.

On pourra donc retenir que, lorsque le texte d'Aristote ou de ses disciples risquait de donner l'impression d'être fidèle à celles des représentations pythagoriciennes qui se figurent le son comme une ligne abstraite courant à l'infini, et que le *grave* et *l'aigu* risquaient d'être rapprochés d'autres concepts, comme le *long*, le *grand* attribués au *grave* par opposition au *bref* et au *petit* attribués à *l'aigu*, Aristote écartait les formes comparatives des adjectifs. Le simple fait de « glisser » au degré positif de l'adjectif permettait sans doute

à Aristote ou à son disciple de borner l'espace dont il parlait et d'éviter ainsi d'accréditer totalement la théorie pythagoricienne. Dans ces conditions, il n'y a pas d'obstacle à attribuer la section XIX des *problemata* à Aristote ou à un (ou plusieurs) de ses proches disciples.

Références bibliographiques

- Bélis, A. (1986). Aristoxène de Tarente et Aristote : le Traité d'harmonique, Klincksieck, Paris.
- Cousin V. (1838). De la Métaphysique d'Aristote, Rapport sur le concours ouvert par l'Académie des Sciences morales et politiques, suivi d'un essai de traduction. Paris, Ladrangé.
- Ducrot, O., (1984), Le dire et le dit, Paris, Les éditions de Minuit.
- d'Eichthal E. et Reinach Th. (1892). Notes sur les problèmes musicaux d'Aristote. Revue des Études Grecques, Société d'édition « les Belles Lettres », Paris, Tome V, 21-51.
- d'Eichthal E. et Reinach Th. (1900). Nouvelles observations sur les problèmes musicaux d'Aristote, Revue des Études Grecques XIII, 18-44.
- Klemperer, V. (1947). LTI - Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen. Traduction française : *LTI, la langue du III^e Reich*, 1996, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 376 p.
- Ouellet P. El Zaim A. Bouchard H. (1994). La représentation des actes de perception : le cas de paraître. Cahiers de praxématique 22, 135-156.
- Raccah, P.-Y. (2002). Lexique et idéologie : les points de vue qui s'expriment avant qu'on ait parlé. In Carel, Marion (éd.), *Les facettes du dire : Hommage à Oswald Ducrot*, pp. 242-268. Paris, Kimé.
- Raccah, P.-Y. (2005). Argumentation et idéologie dans la sémantique des points de vue (de l'implication aux applications). *Actes du 13^{ème} congrès international de l'association grecque de linguistique appliquée*. Sous la direction de Angeliki Psaltou-Joycey.
- Raccah, P.-Y. (2010). Racines lexicales de l'argumentation : la cristallisation des points de vue dans les mots. *Verbum* 32:1 *L'inscription langagière de l'argumentation*. Sous la direction de Marianne Doury.
- Ruelle Ch.-E. (1870). Éléments harmoniques d'Aristoxène, traduits en français d'après un texte revu sur les sept manuscrits de la Bibliothèque nationale et sur celui de Strasbourg. Collection des auteurs grecs relatifs à la musique, Paris, Pottier de Lalaine, Librairie musicale ancienne et moderne.
- Ruelle Ch.-E. (1881). Nicomaque de Gerase. Manuel d'Harmonique. Traduit en français pour la première fois. Avec commentaire perpétuel. Collection des auteurs grecs relatifs à la musique. Paris, Baur, Librairie-Editeur.
- Ruelle Ch.-E. (1892). Problèmes musicaux d'Aristote, traduction française avec commentaire perpétuel. Revue des Études Grecques V, 233-267.
- Wersinger A.-G. (2008). La sphère et l'intervalle : le schème de l'Harmonie dans la pensée des anciens Grecs d'Homère à Platon. Grenoble, Éditions Jérôme Million, coll. Horos.

Textes sources et leurs traductions

Aristote

- Barbotin, E. (1996). *De l'âme*, traduction de *De anima*. Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres.
- Barthélémy-Saint-Hilaire, J. (1991). *Métaphysique*, traduction revue et annotée par Paul Mathias ; Introduction et dossier de Jean-Louis Poirier. AGORA, Les Classiques, Pocket.
- Carteron, H. (1996). *Physique*, tomes 1 / 2. Les belles Lettres. Paris, Budé.
- Louis, P. (1993). *Problèmes*, section XIX, *De l'Harmonie*, texte, traduction et notes. Collection des Universités de France, Budé, Les Belles Lettres, Paris.
- Pellegrin, P. (2002). *Physique*, traduction et présentation, GF Flammarion, n°887.

Platon

Cordero, N. (1993). *Le Sophiste*, traduction. GF Flammarion, n°687.

Dies, A. (1974). *Parménide*, texte établi et traduit. Paris, les Belles Lettres, Collection Budé.

Dies, A. (1978). *Philèbe*, texte établi et traduit. Paris, les Belles Lettres, Collection Budé, 1978.

¹ On trouvera, dans Raccah (2010), une présentation de la SPV, ainsi que des références pour des développements complémentaires.

² Nous ne faisons figurer ici que la traduction du texte grec original, lorsqu'il ne s'agit pas d'un texte cible contenant des occurrences que nous étudions.

³ (Topiques, 114a 26-27 ; 114a 36-37) (Métaphysique, 1004b27 ; 1054b35 ; 1058a13 ; 1072a31-35) (Physique, 189a1) (Du Ciel, 298a30) (Génération et Corruption, 315a21)

⁴ « On énonce sa perception des événements constitutifs de la référence propre à ses énoncés, jamais les seuls objets perçus » (Ouellet et alii, 1994 : 137)

⁵ L'*aulos* (αὐλός) est un terme général pour désigner les instruments à vent dans l'Antiquité, qu'il s'agisse de flûte droite ou de flûte de plan, à plusieurs tuyaux.